

## Le témoignage d'Abraham Melzer

---

Traduction du Chapitre XXIII du livre de Günter Schenk

### **DENK ICH AN PALÄSTINA**

*une coédition SEMITedition | scribest publications*

---

*Abraham Melzer, est né en 1945 à Samarcande (Ouzbékistan). Fils de réfugiés juifs, il se retrouva à bord du premier bateau affrété pour la Palestine la veille de la déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, le 15 mai 1948, jour du retrait des troupes britanniques mettant fin au mandat de la Grande-Bretagne. Il grandit jusqu'à la fin de ses études primaires en Israël puis émigra ensuite avec ses parents en Allemagne. Après le baccalauréat, l'apprentissage en maison d'édition, il retournera en Israël pour y accomplir ses obligations militaires.*

*Abraham Melzer est devenu éditeur en Allemagne et vit dans la région de Francfort-sur-le Main.*

---

### **TELS DES FRÈRES SIAMOIS**

Brecht a écrit quelque part très justement : *Les autres doivent s'occuper de leurs affaires, quant à moi je m'occupe des miennes.* Ce qu'il exprime ici correspond au vieil adage bien connu : chacun doit balayer devant sa propre porte.

Devant ma porte se tiennent les Palestiniens. D'où le sujet Palestine. J'ai grandi en Israël et j'y ai effectué mon service militaire. Pour cette raison, que je le veuille ou non, je suis entré en contact avec le conflit du Proche-Orient. Cela a forgé ma vie et contribue toujours à la déterminer aujourd'hui.

Je suis allé à l'école en Israël et devenu adulte petit à petit. J'ai grandi à Haïfa, une des rares villes à population mixte juive et arabe. De ce fait, je n'ai pas été confronté au problème des Palestiniens ; il n'existait pas pour moi et dans mon cadre de vie personne n'en parlait. J'ai grandi dans la croyance qu'Israël appartenait aux Juifs et que les Arabes étaient nos ennemis. Et lorsque j'apercevais des Arabes passer dans les rues de Haïfa, c'était comme s'ils n'existaient pas pour moi. Et je ne me souciais pas de savoir comment ils allaient ni comment ils se sentaient. Bien

qu'ayant grandi dans un des anciens quartiers arabes jouxtant la frontière avec les lieux d'habitation des Palestiniens, pour moi il ne se trouva aucune occasion de faire la connaissance d'un jeune Arabe ou lier une quelconque amitié. Une telle éventualité était si éloignée de mon cadre de vie que je n'y aurais même pas songé en rêve.

À l'âge de treize ans, j'ai quitté Israël : du coup, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de moi là-bas. Aujourd'hui, en Allemagne, un de mes meilleurs amis se trouve être un Palestinien obligé de fuir Haïfa à la même époque où moi et ma famille venions nous y installer, c'est-à-dire en Israël. D'une chose je suis persuadé : en Israël, je n'aurais jamais eu l'occasion de me lier d'amitié avec lui, même s'il était resté sur place, car quelque temps après nous avons déménagé dans une zone d'occupation exclusivement juive, dans laquelle on ne croisait plus d'Arabes.

C'est à l'armée que je fus confronté pour la première fois avec la face sombre du problème. Bien que n'ayant pas pris part aux guerres, je participais de temps à autre à des opérations nocturnes dont le but était d'expulser des familles palestiniennes de leurs maisons, sous le prétexte qu'une tête brûlée d'une de ces familles avait été déclarée « terroriste ». À cette époque, je croyais cela, puisque c'était inculqué par mes supérieurs. L'attachement à mon identité sioniste se trouva néanmoins fissurée lorsque je voyais les divers membres des familles abandonner leurs maisons. De petits enfants, des plus grands, hommes et femmes chétifs, des pères et des mères avec des nourrissons dans les bras. Jamais il n'y avait moins d'une douzaine de personnes, parfois ils étaient plus nombreux.

Aucune pensée particulière ne me traversait, bien que je trouvais que ce n'était pas correct, non pas en rapport à mes convictions sionistes réelles ou non, mais plutôt parce que mon éducation m'avait appris que tous les hommes étaient égaux. Brusquement, il m'apparut distinctement que ce credo socialiste ne tenait pas la route face à la réalité. Mon éducation traditionnelle ne me laissait aucune alternative à disposition et je me retrouvais démuni et impuissant, avec ma seule mauvaise conscience, outré par le comportement de certains de mes camarades qui, dans les minutes précédant le dynamitage d'une maison, avaient le réflexe d'aller piller les objets précieux. Ils ressortaient de la maison avec des yeux brillants et de larges rires, tenant entre leurs mains des chandeliers, des appareils électriques ou des livres. Même si cela me donnait à réfléchir, je n'avais cependant pas le courage de dire quelque chose, d'autant plus que je ne voyais pas ce que j'aurais eu à dire.

Ces événements sont restés gravés de façon indélébile dans ma mémoire, faisant sans cesse resurgir ma mauvaise conscience ainsi qu'une colère noire contre moi-même face à mon silence d'autrefois. C'est pourquoi je me suis juré de ne plus jamais me taire et de protester ouvertement contre cette injustice commise par mes camarades et moi-même envers nos voisins.

J'étais donc revenu en Allemagne avec mes parents et j'ai grandi en développant un sentiment de supériorité morale vis-à-vis des Allemands. J'étais persuadé que nous, les Juifs, détenions le monopole de la morale et que les Allemands nous resteraient à jamais inférieurs. J'avais acquis la certitude qu'il ne nous faudra jamais oublier Auschwitz et que nous ne l'oublierons jamais.

Mon vécu de l'époque passée à l'armée s'est estompé à travers le temps ou peut-être l'ai-je refoulé parce que je n'en avais pas pris la vraie mesure. J'étais fier d'être Israélien et fier de ce qu'avait accompli Israël. Je n'avais toujours pas la moindre pensée pour les Palestiniens, si ce n'était un sentiment d'arrogance avec un regard dirigé de haut en bas. Le problème avec les Palestiniens était balayé sous le tapis et disparaissait derrière un nuage de poussière.

Puis arriva *la Première Intifada* et tout se trouva d'un seul coup pour moi sens dessus dessous. C'était comme si j'étais resté aveugle durant des années. Je regardais les images et lisais les textes de revendications pour lesquels je m'étais retrouvé dans la rue quelques années auparavant, en l'occurrence pour les Vietnamiens. Il m'apparut clairement que les Palestiniens étaient eux aussi des « Vietnamiens », du moins qu'ils pouvaient et devaient exiger les mêmes droits que les Vietnamiens. Depuis ce moment-là, je suis engagé aux côtés des Palestiniens, mais aussi auprès de mes amis israéliens et ma famille vivant en Israël. Je considère les Palestiniens et les Israéliens comme des frères siamois qui n'ont d'autre choix que celui de coexister et non de se battre entre eux. Si l'un devait être amené à mourir, alors l'autre le suivra. Cette interdépendance est devenue si évidente que je ne peux pas comprendre qu'il existe des gens en Israël et au sein de la société palestinienne qui ne veulent ou ne peuvent concevoir cela.

J'essaie sans cesse de me transposer dans la tête d'un Palestinien pour arriver à savoir ce qui s'y passe. Mais je n'y parviens pas, sans doute parce que je suis bien plus exigeant envers mes camarades israéliens et que j'en attends davantage que si j'étais effectivement un Palestinien.

Ce problème me préoccupe depuis de nombreuses années. J'ai constaté de quelle manière nous faisons un pas en avant vers une solution, puis nous nous en éloignons par deux pas en arrière. Aujourd'hui, nous sommes plus que jamais éloignés d'une solution et pourtant un sentiment de profonde confiance continue de m'animer : si vous avez *la volonté d'en décider*, cela ne restera pas un rêve. Je garde encore l'espoir que les habitants de cette région *auront la volonté d'en décider*.